

## Interview de Jack Lang, ancien ministre de la Culture et de l'Éducation nationale

EDL : Pour quelles raisons avez-vous défendu l'idée que la culture littéraire et artistique devait être accessible au plus grand nombre grâce à l'école ?

Jack Lang : L'évidence ! C'est la clé même de tout ! Un enfant qui ne recevrait qu'une éducation rationnelle serait un enfant en partie « hémiplégique ». Seule la partie conceptuelle de son cerveau serait épanouie, mise en mouvement. Or l'enfant – et la personne, tout simplement –, c'est aussi une sensibilité, une relation avec l'ensemble des sensations du monde.

Et c'est à l'école qu'il doit les rencontrer ?

Oui, c'est pour moi une évidence absolue ! Où ailleurs pourrait-il le faire ? Sauf si vos parents disposent de ressources qui vous permettent de vous conduire au musée, au théâtre... L'école est aujourd'hui le seul lieu de résistance culturelle, d'émancipation de l'esprit, d'éveil de la sensibilité... J'ai peine à prononcer ces mots tellement c'est un impératif absolu : l'art et la culture doivent pleinement faire partie des fondamentaux de l'Éducation nationale, comme l'apprentissage de l'écriture ou des mathématiques. Ce n'est aujourd'hui pas le cas, mais c'est fondamental car souvent l'art et la culture déterminent tout le reste et facilitent l'apprentissage de la littérature, des mathématiques et même la compréhension du monde... On me dit que des progrès vont s'accomplir, espérons-le.

Vous n'y croyez pas ?

Je pense que des progrès vont s'accomplir, mais pas nécessairement dans le sens que je souhaitais, c'est-à-dire qu'on mette sur le même plan l'art, la culture, les mathématiques et tout le reste.

Pour la littérature, vous différenciez l'apprentissage du sens ?

Bien entendu, car ce qu'on a beaucoup reproché au système français, et qui continue d'ailleurs de l'être, c'est un apprentissage beaucoup trop mécanique, coupé du sens, de l'émotion. L'illettrisme, c'est-à-dire la perte de la compréhension des textes, est en partie lié à cet apprentissage purement mécanique. C'est mécanique, donc ça finit par s'évaporer. C'est mécanique, donc ça s'oublie, alors que si c'est vraiment lié à des phénomènes de passion, de

rêve, d'émotion ou même à la lecture orale, les choses sont ancrées. À ce titre, la lecture orale, celle du maître comme celle de l'élève, doit occuper une plus grande place. Ce n'est pourtant pas si compliqué, mais c'est une petite révolution à mener.

Vous avez aussi eu l'idée simple mais pas évidente de « culture commune » pour offrir à tous les enfants de France scolarisés l'accès aux œuvres, aux textes. Cette idée est-elle encore essentielle ? Elle est encore importante. Il n'est bien sûr pas question que tout le monde lise la même chose, mais que les enfants aient accès simultanément à des livres, des films, des partitions musicales, pas imposés mais proposés. Par exemple, chaque année, nous recommandions une liste de livres.

Que feriez-vous pour le livre aujourd'hui ?

On ne peut pas réinventer la poudre. Il faut venir avec des idées simples, évidentes, mais il faut en prendre les moyens. Ce n'est pas le livre pris séparément, mais lié à la pratique théâtrale, à la pratique musicale, à l'illustration. On ne raisonne pas en cloisonnant les choses. C'est en cela qu'on parle de culture commune, c'est en cela qu'on peut transcender les frontières entre les disciplines et les arts.

Malheureusement cela n'avance pas comme on le souhaiterait depuis trente-cinq ans. Pensez-vous que ce soit par manque de moyens ?

Manque de moyens sans doute, mais aussi de conviction forte. L'actuel ministre, M. Blanquer, avec qui j'en discute souvent, est un homme cultivé, qui s'intéresse à beaucoup de choses, à la poésie, au chant. Je suis certain qu'il est ouvert à ces idées. Est-ce qu'il pense qu'il doit y accorder la même attention qu'à d'autres matières ? Je l'espère.

Vous avez révolutionné la place du livre à l'école. Nous sommes le pays de Balzac et de Flaubert, et les classiques étaient donc très présents au collège et au lycée, mais la littérature contemporaine est entrée dans les classes grâce à ces listes. C'est quelque chose que vous avez impulsé, qui se fait moins aujourd'hui.

À l'époque, nous avons beaucoup travaillé avec le Salon de Montreuil et Henriette Zoughebi (fondatrice du Salon de Montreuil, NDLR), une femme extraordinaire, qui faisait partie de notre petite équipe. Il y avait un cabinet Art et culture à l'école et un cabinet Éducation nationale, les deux travaillaient tout le temps ensemble, c'était une seule équipe.

On le sait aujourd'hui, le prix unique du livre a permis à de très nombreuses petites librairies d'exister. Pouvez-vous nous raconter comment cette idée est née ? La France a été précurseur dans ce domaine.

Cette idée n'est pas tombée du ciel, c'est le fruit d'une réflexion collective menée par certains écrivains et éditeurs. Au rang desquels figure Jérôme Lindon, qui était habité par cette idée bien avant l'élection de François Mitterrand. Nous avons discuté, confronté nos idées, interrogé les spécialistes avant d'introduire dans le programme de François Mitterrand cette idée du prix unique du livre. Là, ce n'était pas une évidence, l'idée pouvait aller à contre-courant du sens commun, fixer un prix... À cette époque, c'était très polémique, nous étions considérés comme des « staliniens », car c'était une contrainte. Au tout début, les résistances furent innombrables au Parlement et dans la presse. Les grandes surfaces étaient très hostiles parce qu'elles pratiquaient le *discount*, c'est-à-dire une baisse des prix, pour attirer des gens sur des ouvrages à succès, privant ainsi les libraires de ressources grâce auxquelles ils pouvaient offrir aux lecteurs des ouvrages plus difficiles, à rotation plus lente. Nous avons voulu installer un système de péréquation entre les ouvrages à succès et les autres pour permettre aux libraires de vivre. S'il n'y a pas de librairies, il n'y a pas d'éditeurs, s'il n'y a pas d'éditeurs, il n'y a pas d'écrivains. J'ai dû expliquer que c'était donc loin d'être une contrainte, mais une loi de liberté, liberté des écrivains, des éditeurs, des libraires et donc des lecteurs. Ce fut une longue bataille.

Vous-même, avez-vous gardé une part de votre enfance ?

J'ai toujours une âme d'étudiant, j'aime apprendre, découvrir, m'émerveiller. Cette curiosité permanente, c'est ce qu'il y a de plus vivant en moi. L'enfance, c'est tellement loin, mais quand je vois les enfants aujourd'hui, je suis émerveillé par leur épanouissement. Contrairement à tout ce qu'on raconte, les enfants d'aujourd'hui ont une vivacité incroyable. Il faut tout faire pour qu'ils s'épanouissent encore mieux !